

AUJOURD'HUI le monde est morne et vide. Le soleil a disparu derrière une toundra gelée. De ce siècle qui s'achève, j'ai vécu les passions brûlantes et les frissons glacés. J'essaie de ne pas me plaindre de mon sort, même si je n'y parviens pas toujours. Je sais bien ce que tu penses, Karl : pour toi, je mérite la punition que l'histoire m'a infligée.

Tu es convaincu que cette époque, désormais révolue, fut celle des utopies mortifères subordonnant l'individu à la brique et à l'acier, à de gigantesques complexes hydroélectriques, et à d'insensés schémas collectivistes. Pour ne rien dire du pire. À tes yeux, l'architecture sociale ne faisait qu'écraser la dimension morale des individus et broyer leur énergie collective. Tu n'es pas loin de la vérité, mais ce n'est qu'une partie de l'histoire.

Quand ils avaient ton âge, mes parents parlaient sans relâche des voies qui menaient aux portes du Jardin d'Éden. Ils bâtissaient une grand-route d'un genre très particulier, la grand-route socialiste au bout de laquelle allait s'édifier le paradis terrestre. Ils refusaient l'humiliation silencieuse et l'éternelle insignifiance des pauvres. Quelle chance ils avaient, mon fils ! Faire de tels rêves et consacrer leurs vies à les réaliser. Mais aujourd'hui ils doivent passer pour des fous, non seulement selon toi et ceux que tu représentes,

mais aussi pour des milliards de gens qui auraient besoin d'un univers meilleur, mais qui sont désormais trop effrayés pour le rêver.

L'espoir, contrairement à la peur, ne peut être une émotion passive. Il lui faut du mouvement et des gens qui agissent. Or la vieille espérance humaine en un monde meilleur a tout à coup disparu. Je n'ignore pas qu'il s'agit d'une simple parenthèse et non d'un point final. Mais il est trop tard pour en convaincre le pauvre Gerhard. Il est parti pour toujours.

Il y a des périodes où les gens comme moi doivent faire des efforts démesurés pour simplement continuer à vivre. C'était le cas dans les années trente. Ma mère m'a raconté comment, un an avant que les hommes de Staline ne le tuent, mon père lui avait dit : « Par des temps comme celui-ci, il est bien plus facile de mourir que de vivre. » J'ai compris aujourd'hui ce qu'il voulait dire. C'est le simple fait de vivre qui me fait du mal. La pire des tortures est d'être le témoin silencieux de sa propre déchéance. J'avais pourtant l'intention de commencer par une note plus gaie. Je suis désolé.

Ta mère et moi, cherchions à échapper à cette suffocation qui étreignait la majorité des citoyens de la République démocratique allemande. Elle était à Dresde et moi à Berlin. Nous nous sommes rapprochés l'un de l'autre. Nous aspirions au désordre, simplement parce que notre monde bureaucratique reposait sur l'ordre. Gerhard et tous nos amis voyaient les choses exactement de la même façon. Nous aimions nos réunions qui duraient tard dans la nuit. Nous parlions d'un futur rempli d'espoir et nous nous tenions chaud autour du café fumant et des verres de

slivowitz. Les moments les plus sombres étaient toujours éclairés par les chansons et les poèmes. En fin de soirée, Gerhard, imitateur de talent, nous faisait régulièrement son numéro du politburo.

Nous avions désespérément besoin d'une libération, si désespérément que pendant une période nous nous sommes laissés éblouir par les éclats qui nous arrivaient de la vidéosphère occidentale. Nous n'avions pas vu que ça camouflait un univers d'une totale fadeur – celui-là même dans lequel nous vivons maintenant.

L'ordre ancien avait au moins une vertu. Son existence même nous incitait à réfléchir, à nous rebeller, à abattre le Mur. Si nous perdions nos vies dans cette bataille, la mort nous frapperait comme la foudre. Elle serait miséricordieusement rapide. La nouvelle uniformité favorise la passivité ; c'est une tueuse qui prend son temps. Mais assez de pessimisme pour le moment.

Karl, ceci est l'histoire de mes parents. Je la raconte pour toi et pour les enfants que, je l'espère, tu auras un jour. Quand tu étais petit, tu as été nourri au lait quotidien d'épopées héroïques dont la plupart étaient véridiques. Mais on te les rabâchait constamment, ce qui fait que tu ne vas peut-être pas supporter la lecture de ce qui suit. Comme les pauvres qui ne supportent plus les pommes de terre.

Depuis que tu es devenu un jeune homme cultivé et bourré de compétences, il nous a été impossible, aussi bien à ta mère qu'à moi, de t'arracher à ta réserve : tu ne nous parles plus, ni de ce que tu redoutes ni de ce que tu souhaiterais, tu ne te plains jamais. Maintenant, je sais pourquoi. À tes yeux, nous avons échoué et l'échec, pour la jeunesse, est un crime abominable. Quel que soit le verdict à notre sujet,

j'aimerais que tu lises cette histoire jusqu'à son terme. À mon âge, le temps s'écoule comme un torrent en crue et je te prie d'accepter cette requête comme l'ultime faveur que te demande ton vieil imbécile de père.

Quand nous sommes-nous assis ensemble la dernière fois pour évoquer en riant des souvenirs de ton enfance, pour échanger des confidences ? Tu allais encore à l'école, ta mère était encore à la maison, le Mur était encore debout. Pour moi nous n'étions pas seulement père et fils. Je pensais que nous étions des amis. Gerhard, le seul de nos intimes que tu aimais et en qui tu avais confiance, me disait en nous voyant : « Quelle veine tu as, Vlady, d'avoir un gamin comme Karl ! »

Bien entendu, nous avons nos différends. Mais je préférerais croire qu'ils relevaient du conflit de générations ou de l'opposition œdipienne. Ces dernières années, tu t'es moqué de mes convictions. On m'a rapporté que tu m'as traité une fois en public de dinosaure. Je suis né en 1937, Karl. Je ne suis pas si vieux que ça, si ? Je t'avoue que le choix de ton épithète m'a surpris.

Il y a plus d'un million d'années que les dinosaures ont disparu, mais ils nous obsèdent encore. Pourquoi ? Parce que quand on étudie les causes et les circonstances de leur extinction, on en apprend beaucoup sur l'histoire de notre planète. Au point qu'on parle même de reconstituer génétiquement l'animal. En d'autres termes, mon garçon, je suis fier d'être un de ces antédiluviens. Ton analogie était bien plus révélatrice que tu ne le pensais. Peut-être que, au fond, nous sommes toujours du même côté.

Mes parents furent des révolutionnaires à l'âge d'or du communisme. Ils le furent aussi lors de ses pires années de

sang. J'étais enfant à Moscou pendant une guerre qui n'est plus qu'un souvenir lointain en Europe. Moi, j'ai vécu la majeure partie de ma vie au vingtième siècle. Toi, tu es né en 1971, et, avec de la chance, tu vivras l'essentiel de la tienne au vingt-et-unième. Tu ne te souviens que de l'agonie de l'Union soviétique, de l'ultime décadence du système étatique qu'ils appelaient « communisme », de ta mère et moi militant pour un avenir jamais advenu, et de la réunification de l'Allemagne.

Évidemment, tu te souviens aussi de ta mère faisant sa valise et quittant la maison. Je sais que tu me tiens pour responsable de notre séparation puis de sa décision d'accepter de partir travailler à New York. Tu penses que ma liaison avec Évelyne a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Mais tu te trompes. Helge et moi étions bien trop proches pour que ça se passe comme ça.

Comment se brise un mariage comme le nôtre ? Je pense que nous étions de tempéraments trop identiques, nous nous ressemblions trop. Nous marier avait été un acte d'autodéfense. Elle avait besoin de moi pour rompre avec son milieu luthérien très strict. J'avais besoin d'elle pour fuir ma mère, Gertrude. Quand la pression extérieure a disparu, nos vies nous ont brutalement semblé vides, malgré tout ce qui se passait alors dans la rue. Nous étions prisonniers de nous-mêmes. Évelyne n'a été qu'un épilogue.

Parfois, j'ai l'impression que tu me considères comme personnellement responsable des crimes commis au nom du communisme. Maintenant tu es furieux de mon adhésion au PDS. Pourquoi ? *Pourquoi ?* J'entends encore ta voix angoissée quand je t'ai annoncé ma décision. Moi, qui n'avais jamais appartenu à leur machine bureaucratique, j'adhérais à un

parti dans lequel tu ne voyais qu'une couverture pour les vieux apparatchiks.

N'y avait-il rien d'autre, Karl ? Ne craignais-tu pas que cela puisse nuire à ta fulgurante ascension au sein du SPD et à ta future carrière ? Suis-je injuste ? Tout ce que je peux dire, c'est que je serais très surpris que mon appartenance au PDS puisse t'empêcher de participer à un prochain gouvernement social-démocrate au siècle prochain. À en juger par ce que je lis et entends, il semble que tu iras loin. Tu es passé maître dans l'art de rendre le socialisme « raisonnable » aux yeux de ses ennemis naturels, en le purgeant de tout contenu subversif. C'est toujours mieux qu'une conversion religieuse. Si tu étais devenu prêtre ou théologien, ta mère et moi nous t'aurions excommunié de l'église de notre cœur.

Je t'en prie, comprends-moi. Quand tu seras installé dans l'antichambre attenante au bureau de ton chancelier, les souvenirs de la Guerre froide se seront évanouis. Tu auras affaire à d'autres monstres, très réels. L'Europe et l'Amérique sont pleines de démagogues tous très occupés à rédiger leur propre version de *Mein Kampf*, dans un style certes différent de l'original. La bestialité des fascistes d'hier cède la place au paternalisme mielleux de leurs successeurs.

J'ai adhéré au PDS pour protester contre la situation misérable qui nous est faite, à nous les *Ossis*, pour afficher publiquement de la dignité dans la détresse, pour montrer au monde qu'il peut y avoir une issue collective au gâchis dans lequel nous sommes plongés. Il y a eu plus de suicides en Allemagne de l'Est que nulle part ailleurs en Europe orientale. Nous n'avons pas faim, mais nous sommes psychologiquement écrasés. Nous sommes tous atteints, quel que soit le sigle auquel nous nous rallions, quel que soit

le parti pour lequel nous votons. Je connais de nombreux partisans de notre lourd chancelier qui ressentent les choses comme moi.

Les *Wessis* pensaient que tout serait réglé une fois que notre passé aurait été détruit et toute trace de la RDA effacée. Comme ils sont niais, ces hommes et ces femmes de l'Ouest ! Ils pensaient que l'argent, leur argent, serait la solution magique. Je ne les blâme pas trop puisque c'est le seul langage qu'ils comprennent. Après tout, dans les années qui ont suivi la guerre, leur horizon se résumait à faire de l'argent et encore de l'argent, car alors seulement les autres reconnaîtraient leur véritable valeur. Ils furent si préoccupés par cette tâche que la plupart en ont oublié leur complicité avec le Troisième Reich.

Pour nous, ce n'était pas si simple. Aussi affreuse, aussi grotesque qu'ait été l'ancienne RDA – et ce, de sa fondation à sa disparition –, ce n'était pas le Troisième Reich. Les mettre sur le même pied est stupide. C'est une insulte à notre intelligence. Tu le sais aussi bien que moi, alors fais en sorte, s'il te plaît, que tes nouveaux maîtres finissent par le comprendre.

En quarante ans, nos deux pays se sont forgé des cultures différentes. Pour ne prendre qu'un seul exemple, même notre façon de parler n'est pas la même. À l'Ouest, la grammaire est quasiment passée aux oubliettes. La vie dans les écoles de la RDA était étouffante, mais nos maternelles étaient vraiment de bonne qualité et dans les années soixante et soixante-dix sont apparues des fissures menaçantes pour les structures stalino-prussiennes de nos universités.

Au risque de passer pour un vieux casse-pieds et commencer à te taper sur les nerfs, je pense que *L'homme au sable* – que tes enfants ne verront d'ailleurs jamais – était un bon

film. En tout cas, franchement meilleur que la camelote américaine que regardent les gamins de l'Ouest.

Nous sommes nombreux à nous réjouir que notre pays soit enfin réunifié. Mais nous sommes tristes que tout ici ait été saccagé. Leur nouveau Berlin, le Berlin officiel du prochain siècle, est conçu et construit pour effacer le passé, pour enfermer le génie de l'histoire dans la lampe. Alors qu'en même temps ils créent les conditions propices au retour des vieux clivages. Les riches *Wessis* raflent tout ce qu'ils peuvent dans l'immobilier pour devenir encore plus riches. Ils apportent leurs serviettes et leurs savonnettes quand ils descendent dans nos hôtels. On nous impose ce que d'aucuns nomment « une nouvelle homogénéité ». On nous laisse toutefois le droit de protester. N'est-ce pas merveilleux ?

La lettre de Gerhard est arrivée alors que j'avais appris la veille son suicide à la radio, annoncé en quelques mots – un ancien professeur s'est pendu dans son jardin à Iéna. C'était tout. Sa lettre, je l'ai lue et relue. C'était mon ami le plus proche qui me parlait. À peine deux semaines auparavant, nous avions passé une soirée ensemble. Comme moi, Gerhard avait été renvoyé de son poste. À cause de ses opinions politiques, il ne pouvait plus continuer à enseigner les mathématiques à l'université d'Iéna. Voilà le sort d'un homme qui, comme tout le monde, avait accueilli avec bonheur la chute du Mur.

Hélas, le père de Gerhard avait été général dans les services de renseignements militaires. Les *Wessis* nous épurent par vengeance. Dis-moi, Karl, qu'est-ce qu'une Allemagne qui condamne à mort des gens comme Gerhard ? Tu as pleuré quand tu as lu sa lettre. Te souviens-tu de son

visage doux et rayonnant, souvent rêveur, souvent noyé de doutes mais jamais renfermé ?

*Au début c'est comme la braise. Puis cela commence à crépiter et bientôt une flamme surgit et pénètre le cerveau. Résultat ? Une douleur permanente ! Quand mon esprit ne peut plus la contrôler ; quand elle en vient à tout terrasser – l'espoir ; l'amour ; les bons souvenirs, tout ! –, quand cette douleur prend brutalement possession du passé c'est alors que l'idée se manifeste une première fois. Impossible de chasser la souffrance. Et puis, par un superbe après-midi comme celui-ci, je pense à la meilleure façon d'en finir. Pourquoi n'irais-je pas me pendre au vieux chêne du jardin ? Ce serait un geste semi-public. Les voisins se chargeraient de faire connaître la nouvelle. Finalement, Karl, c'est la seule échappatoire qu'il nous reste. Les *Wessis* veulent nous effacer complètement : nous n'avons jamais existé, tout était de la merde. Je ne peux pas vivre dans un pays où on considère à nouveau les êtres humains comme des déchets à flanquer à la poubelle. La pauvreté spirituelle est pire que la mort, la déchéance ou le suicide...*

La seule image que tu as de nous, Karl, est celle d'une génération vaincue qui ne laisse rien d'autre qu'un héritage empoisonné. Te raconter l'histoire de Ludwig peut être l'occasion de t'en dire plus sur ta grand-mère et sur moi-même. Ne commence pas déjà à paniquer. Épargne-moi ta condescendance et ta pitié. Je n'essaierai pas de me justifier ni de te détourner des engagements auxquels tu tiens tant. Tout dans ce monde est désormais relatif. Je me réjouis que tu aies choisi la social-démocratie et non la démocratie-chrétienne. Mais il faudra un jour que tu m'expliques ce qui les sépare encore aujourd'hui.